

**RÉGIS
DEBRAY**

*Rêverie
de
gauche*

Flammarion

Extrait de la publication

RÉGIS DEBRAY

Rêverie de gauche

La victoire aux élections ?

Oui, tant mieux. Et puis après ?

Préparer un autre avenir,
c'est aussi engager les leçons
du passé.

Régis Debray se prend à rêver.

Il vagabonde dans l'histoire
– récente et lointaine.

Et c'est stimulant, cocasse
et lucide.

Flammarion

Extrait de la publication

Réverie de gauche

Régis Debray

Rêverie de gauche

Flammarion

© Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-0812-8345-9

Extrait de la publication

« Les particuliers meurent, mais les
corps collectifs ne meurent point. Les
mêmes passions s'y perpétuent... »

Jean-Jacques Rousseau
Les Rêveries du promeneur solitaire
(Première promenade)

I

L'ARGENT

Les urnes sont des boîtes à double fond, électoral et funéraire : elles recueillent, avec un léger décalage, nos rêves et nos cendres. Quand les rêves d'une génération tombent en cendres, en arrive une autre pour ranimer la flamme. Cela est bel et bon. Aussi la liesse sera-t-elle du meilleur aloi, place de la Bastille, quand un autre « on a gagné » envahira grands et petits écrans. Un joli mai, en République, cela se fête, après cinq années où la vulgarité friquée nous aura tant fait honte. Le refus de l'humiliation par tous les moyens, légaux y compris, fait partie des droits de l'homme et du citoyen. Un blouson doré de Neuilly dans le fauteuil du général de Gaulle, c'était plus qu'une

faute de goût, une atteinte à ce minimum d'estime de soi dont a besoin un républicain du rang pour ne pas baisser les yeux devant son voisin de palier.

D'où je parle et à qui ? Aux porte-flambeaux de ma famille adoptive : la gauche du possible, mature et responsable. Je n'ignore pas que droite et gauche ont chacune leur part de vérité, et donc leur part d'erreur, puisque « l'erreur, c'est l'oubli de la vérité contraire ». Disons que, sans m'être jamais encarté, j'ai fait mienne, depuis bien cinquante ans, l'erreur de gauche. Je n'entends pas revenir sur cette vieille tendresse : on a fini par faire corps. J'y tiens. Sans faire le grincheux de service quand s'annonce derechef un joyeux carillon, permettez-moi simplement quelques rappels. Qui a gagné la guerre contre le Troisième Reich peut perdre ensuite les élections. Qui a gagné des élections, par deux fois, peut finalement capituler devant les machines à sous. Churchill, Mitterrand... Banals sont les retournements de situation, et nombreux les cas de malheur. Les échos viennent cogner à la porte, on se met à dériver dans les décennies, on cherche ses repères. Le miroir du temps incite à la rêverie. Les désarrois d'un

promeneur solitaire n'ont rien pour vous retenir. Vous êtes des pros, je ne suis qu'un amateur, sans doute peu représentatif. Mais nullement misanthrope ni mal luné. Mon souci, prenant la plume, n'est pas de savoir jusqu'où aller trop loin dans le reniement de mes vingt ans, de l'ado résilient qui murmure sous les crânes dégarnis. Rien, je sais, n'est plus oiseux que la mémoire des autres, ni plus stérile que la sempiternelle amertume des illusions perdues. Plantons là l'ego-histoire, allons à l'essentiel. Votre tête-à-tête avec vos *senior partners*, les journalistes de la rubrique, chacun faisant la moitié du *show*, nous écrase à tous le nez sur la vitre. On ne voit plus le paysage. J'entends par « l'essentiel » une question d'intérêt général : où en sommes-nous, au-delà du *spread* et de la perte du triple A ? Quelle sourde rumeur de jusant, sous les clapotis de l'actualité ? À quel point en sommes-nous de l'histoire de France, si ce n'est pas là pour vous un non-sujet, et du peuple dit de gauche, si le mot ne vous paraît pas trop rétro ? Voire même de l'Europe et du monde ? Les médias, ces techniques d'obsession, montent en épingle des queues de cerise et les politologues cultivent l'anonyme

opacité des jargons. Laissant les analyses de fond aux plus savants, je m'en tiendrai ici à de modestes impressions personnelles. L'avantage qu'il y a à être mort depuis de nombreuses années – sur le forum, où nous sommes assez nombreux à goûter les délices et malices des aperçus posthumes – c'est que n'étant plus partie prenante ni prétendant à rien, on observe un peu mieux la foire sur la place, avec moins de taies sur l'œil.

*

Commençons par la préhistoire : les présidentielles de 1974. Ne vous récriez pas. Le coup de vieux, c'est le coup de l'étrier.

François Mitterrand m'ayant donné la chance de l'escorter dans son tour de France en sauts de puce, de grands meetings en petites fêtes de la Rose, de conciliabules en banquets, je fis alors une découverte (je revenais de loin) : il y avait un peuple en France. De gauche et de France. L'un dans et par l'autre. Un peuple aux deux sens : *populus*, nation, *plebs*, plèbe. Nous accueillait des « petites gens », R4 et F3, employés et fonctionnaires : les « couches

moyennes ». Dans les meetings, le monde enseignant côtoyait le monde ouvrier. Les « socialo-communistes », s'effarait *Le Figaro*, qui voyait déjà les Cosaques venir abreuver leurs chevaux aux fontaines de la Concorde. Un Front populaire sans le mot, chapeau mou et casquette réunis. C'était, oui, un temps déraisonnable, on avait mis les morts à table. Jaurès et Blum, en noir et blanc, au-dessus de la tribune. Le candidat du Programme commun de gouvernement levait le poing en entendant *L'Internationale*. Les socialistes allaient, le 1^{er} mai, s'incliner devant le mur des Fédérés. Les musées d'art ne ressemblaient pas aux Galeries Lafayette, *La Joconde* s'exhibait sans produits dérivés. Le métro à six heures du matin était plein d'ouvriers blancs de peau et de « bonnes » portugaises. Le directeur de l'École normale supérieure, qui ne louchait pas vers la *business school*, ne posait pas dans *Vogue* en pull Lanvin et gants Givenchy. La pub, dans *Le Nouvel Obs*, n'était pas en belle page, réservée aux articles, ni à la dernière du *Monde* (où un supplément « Argent » aurait provoqué des infarctus). On distinguait, sur notre planisphère mental, d'autres contrées que nos voisins immédiats : le

Chili, l'Argentine, le Congo, l'Indochine, quoique sans réserves de change ni marchés propices, remplissaient les pages et les conversations. Le public notait le privé, non l'inverse. La déflagration Soljenitsyne n'en était qu'à ses débuts. C'était le paléolithique. Souriez, souriez de notre inconscience, mais c'est de ce purgatoire que vous êtes sortis. Le Fils détale mais procède du Père.

Bizarre entre-deux, dont on a peine à se souvenir, que celui où les pays d'Europe n'avaient pas encore à leur tête des anciens de Goldman Sachs et où la notation n'éclipsait pas la votation. Je me souviens pourtant d'avoir côtoyé, dans cette campagne, à la tour Montparnasse et sur le terrain, des hommes de conviction qui avaient fait la guerre sans l'aimer, en France ou dans le « bled », et en parlaient peu, ce qui n'est pas la même chose que de la faire faire au loin pour en parler beaucoup. Gaston Defferre, Pierre Joxe, Jean-Pierre Chevènement et d'autres étaient à la manœuvre. Les ténors de ce qui ne s'appelait pas encore la première gauche étaient des enfants du premier vingtième siècle, celui qui sentait plus la poudre que le cash, qui ne sent rien. Mitterrand – grand bourgeois distant et cravaté

comme Blum en son temps – prenait aux tripes la salopette et la blouse grise – et, malgré le décalage sociologique, une tradition dans cette famille de pensée, leur donnait le sentiment de parler non seulement en leur nom, mais à leur cœur, voire à leur place. Tutoiement et bourrade n'étaient pas dans ses manières, mais cette chaleur plébéienne dépaysait « François », l'amusait, l'agaçait parfois, tout en le portant à son meilleur. Excusez le frivole un peu parisien de la réminiscence, mais je préfère partir de ce que j'ai pu ressentir et non de ce que j'ai lu.

Trahir sa classe, c'est un bonheur subtil mais précaire. Difficile à tenir sur la distance. Le candidat n'a retrouvé son milieu familial que sous son uniforme de président une fois arrivé à bon port, si c'en est un, Faubourg-Saint-Honoré, où la soupe populaire n'incommode pas les narines. On ne change pas de quartier impunément. Autre faune, autres mœurs, autre ton. Les importants arrivent, les importuns s'éclipsent. 1983 ? Tournant encore discret ? 1988, quand sont accourus les Rastignac et les Topaze, gaillards de bon appétit et généralement juste milieu ? Ce sont eux qui empochent parce qu'ils font régulièrement

pencher la balance, comme le notait déjà sous la Restauration le publiciste Paul-Louis Courier, « Nous étions trois sortes de gens appelées par le préfet. Gens de droite aisés à compter, gens de gauche aussi peu nombreux et gens du milieu à foison, qui, se tournant d'un côté, font le gain de la partie et *se tournent toujours du côté où l'on mange.*¹ » Si les partis n'avaient pas pour vocation de dorer la pilule, ils afficheraient au feutre rouge aux murs de leurs permanences : « Ceux qui furent à la peine ne seront pas à l'honneur. » Les bénévoles n'ont pas les crocs.

Si le *changement de phase* – du liquide au solide, par exemple, ou du minéral au végétal (le pétrole, de quel côté ?) – est encore un casse-tête pour les physiciens, si les climatologues se disputent toujours sur les mesures exactes du rayonnement solaire et ses conséquences, on comprend la difficulté qu'ont les historiens des mentalités à périodiser un *changement de climat culturel*. À quel instant situer le passage du social au sociétal, de ce qui est juste à ce qui se dit

1. Paul-Louis Courier, deuxième lettre particulière, 28 novembre 1820.

moderne, de l'égalité à l'équité, de l'élan de solidarité au crime humanitaire, de la culture pour tous à la culture pour chacun, du fraternel au compassionnel, du « changer la vie » au « changer de cantine » – soit, sur ce dernier point, d'un trop d'ambition à un pas assez ? Quand le prolo est-il devenu à nos yeux le beauf et le Gabin de *La Bête humaine*, le bougre de Cabu (raciste, sexiste, homophobe et xénophobe, l'horreur) ; le militant, supporter ; le courant de pensée, écurie ; la classe, réseau ; et le bobo, boussole ? Quand l'adresse du raout a-t-elle glissé de la Maison des Métallos à la Maison d'Amérique latine et le lieu de pèlerinage, de Latché à Marrakech ? Je ne saurais le dire. Je constate simplement qu'au réchauffement global de l'atmosphère terrestre a correspondu au niveau de la mer un net refroidissement des passions civiques. À laquelle n'a pas peu contribué, d'une rénovation l'autre, une certaine édulcoration des produits de base. Un éminent professeur ne vient-il pas de semer le trouble dans vos rangs en vous rappelant le principe d'égalité (que le jeune Péguy, le jugeant bourgeois, opposait d'ailleurs à « la fraternité révolutionnaire ») ? Indice du chemin parcouru,

mais, après tout, on ne peut exclure que les prêtres fassent un jour sensation en évoquant devant leurs ouailles l'existence de Dieu.

Ne faites pas de votre serviteur un « Monsieur, c'était mieux avant », pas plus que je ne vois en vous des petits seigneurs du « C'est tellement mieux maintenant ». Bornons-nous à prendre l'empreinte du paysage, à vol d'oiseau. Un secrétaire de mairie, congelé en 1981 et se réveillant en 2012, aurait peine à retrouver ses petits. Plus de rose ni de poing. Plus de Theodorakis ni de Jean-Baptiste Clément dans les meetings où on ne chante plus, on scande. Plus de colliers ni de barbes épanouies dans les cercles dirigeants, mais la barbe de trois jours du jeune loup dans le coup. Plus de projet de société. Plus de chronique du premier secrétaire dans l'hebdomadaire du parti, l'*Unité*. Plus de secrétariat au Tiers-Monde dans l'organigramme. Et, chez les influents, à la place des moches, des ringards et des malodorants, du chic, du chatoyant, du lourd. Que s'est-il donc passé dans l'entre-deux ? Que du bonheur. Le remplacement du militant par le notable. Succès électoraux, sièges dans les conseils et

les Assemblées, places au gouvernement, directions d'entreprises, sans parler rubans, soupe aux truffes et mocassins de chez Berluti.

Juste de quoi retourner dans le « cercle de la raison ». Ce qu'on appelle par routine les leviers de commande sont télécommandés de partout mais ils offrent aux heureux élus un peu de poudre d'or à distribuer, pour permettre aux anxieux dans les alentours d'entretenir leur fumée : médailles, rosettes et canapés, Versailles, présidences, commissions, rapports, ristournes, radios, télés, crédit facile, permis de construire, autorisation d'exporter, etc. Le *beautiful people*, que le fumet attire et qui n'est pas ingrat, offrira en retour les Maldives, Palm Beach, avions privés, festivals dernier cri, clubs gastronomiques, yacht et jolies montres. Ajoutez à ce doux commerce du passe-droit et de l'aubaine « l'innombrable neutralité des tièdes » en fond de tableau, et voilà comment un Spartacus est remis en douceur dans les clous. On parle de gauche comme on parle du nez pour conquérir la place, ensuite on tranche à droite pour y rester. Un classique depuis que le monde est monde. Venu pour apprivoiser la Bête,

l'apprenti-dompteur la trouve plus accorte que prévu, fait ses comptes et file bras dessus bras dessous avec elle par la porte de derrière. Ce « malheur aux vainqueurs » n'est pas, comme le *vae victis* d'antan, à effet immédiat, mais il est de tous les temps, chrétiens, surréalistes et sociaux-démocrates. Tel vit pour sa foi qui un jour va en vivre. Récolter la dîme, cumuler les titulaires et donner son anneau à baiser : ainsi glisse-t-on de l'apôtre à l'évêque. On peut faire carrière dans l'espoir aussi bien que dans la grâce, et la métamorphose d'un instinct de rébellion en instinct de conservation relève du marronnier. Magritte a bien terminé chez les publicitaires et André Breton au centre Pompidou. Ainsi se fanent les *ismes* au départ subversifs. Dans votre cas, c'est le dégagé qu'il faut saluer. Ce qui a demandé trois siècles assez laborieux à l'Église des catacombes et la moitié d'un au surréalisme, vous l'avez réussi en deux temps trois mouvements avec une belle désinvolture. *L'accelerando* de l'histoire a du bon.

Je vous entends d'ici. « Ce vieux con a deux trains de retard. Nous, on aime les trains qui partent. Et pas rester à quai. »

N° d'éditeur : L.01ELJN000471.N001
Dépôt légal : mars 2012